

CHEVALIERS ET SOLDATS DU MOYEN ÂGE



La croisade contre les albigeois

L'arbalétrier de Bigorre, v. 1250



MWF002

del Prado
éditeurs

OSPREY
PUBLISHING

Directeur de la publication :

Juan Maria Martinez

Coordination éditoriale :

Juan Ramón Azaola,
Jean-François Bueno

Assistantes d'édition :

Pilar Rodríguez,
Marie-Noëlle Filipic

Directeur de collection :

Max Mandrin

Traduction :

Antoine Bourguilleau

Correction :

Marie-Laure Baruteau,
Geneviève Naud

Coordination de production :

Rolando Dias

Conception et maquette :

Beagle Editions, Digraf

Photocomposition :

FCM

Imprimé par :

Gráficas Almodena

© pour la présente édition :

DelPrado Éditeurs, E.U.R.L., 2005
4, rue de Rome- 75008 Paris

Extrait de : *French Armies of the Hundred
Years War* par David Nicolle © 2000 Osprey
Publishing Ltd

Illustrations : pp. 5, 8-9, Angus McBride ;
p. 13 Sam Thompson
Conseiller historique : David Nicolle

© 2005, Osprey Publishing Limited, tous
droits réservés pour les textes et les
illustrations.

ISBN : 2-84349-206-8

Imprimé en Espagne

Demandez à votre marchand de journaux de vous réserver
vos exemplaires de *Chevaliers et Soldats du Moyen Âge*. En
achetant chaque semaine votre numéro chez le même marchand
de journaux, vous serez assuré d'être immédiatement
servi, en nous facilitant la précision de la distribution.
Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée
de 6 mois à compter de la date de parution du dernier numéro
de la collection.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS :

Informations Produit/Abonnés :
Pour la France : 08 26 30 46 34 - Numéro Indigo (0,15 € la
minute)

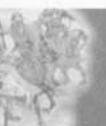
Pour la Suisse et la Belgique : (00 33) 05 61 72 70 73

Informations Diffuseurs : exclusivement réservé aux marchands
de journaux et dépositaires de presse : 05 61 72 76 17

Tous droits réservés. Le contenu de cette œuvre est protégé
par la loi, qui établit des peines de prison et/ou des
amendes, en plus des indemnités correspondantes pour
des dommages et intérêts, contre ceux qui reproduiraient,
plagieraient, distribueraient ou communiqueraient publiquement,
dans sa totalité ou en partie, une œuvre littéraire, artistique
ou scientifique, ou sa transformation, interprétation
ou exécution artistique fixée sur n'importe quel support ou
communiquée à travers n'importe quel moyen, sans l'autorisation
obligatoire.

L'éditeur se réserve le droit de modifier la structure des composants
de la collection, leur ordre de parution, le nombre de numéros
ainsi que le prix de vente si des circonstances techniques
ou commerciales venaient à l'exiger. Quoi qu'il en soit,
les composants affectés par ces changements seraient
remplacés par d'autres, de qualité et d'intérêt similaires. Ces
éléments peuvent différer sensiblement de ceux que reproduit
le support promotionnel dans le cas des circonstances
précédemment évoquées.

CHEVALIERS ET SOLDATS DU MOYEN ÂGE



PLAN DE L'ŒUVRE

Chevaliers et Soldats du Moyen Âge est constitué de 80 numéros hebdomadaires ; chacun est composé des éléments suivants :

- Une figurine représentant un chevalier ou un soldat du Moyen Âge.
- Un fascicule illustré contenant des planches en couleurs dont s'inspire la figurine, ainsi qu'une rigoureuse documentation sur son environnement historique.

Ventes/Diffusion

Le prix de vente d'un numéro est de 10,95 €. Dans ce prix de vente sont inclus, d'une part le prix du fascicule seul (2,40 €) et le prix de la figurine (8,55 €). À titre exceptionnel, le prix du numéro 1 est de 3,95 € et celui du numéro 2 de 6,95 €. La figurine ne peut être vendue séparément.

En France :

MLP
Z.I. de Chesnes, 55 bd de la Noirée
38070 Saint Quentin Fallavier
Tél. 04 74 82 14 14
Fax : 04 74 94 41 91

En Belgique :

AMP
1, rue de la Petite Île
1070 Bruxelles
Tél. : (02) 525 14 11
Fax : (02) 520 12 29

DISTRI-MEDIAS

11 bis, avenue de Larrieu
BP 73621
31036 Toulouse Cedex 1
Tél. : 05 61 72 76 17
Fax : 05 61 72 76 28

En Suisse :

Naville Presse
38, avenue Vibert
1227 Carouge
Tél. : (022) 308 04 44
Fax : (022) 308 04 29

Vente au numéro :

Après parution, les numéros de cette collection peuvent être commandés par correspondance au prix normal de 10,95 € + frais d'envoi (2,30 € pour le premier fascicule et 1,40 € pour les suivants). Indiquez vos nom, prénom et adresse, ainsi que les numéros que vous désirez obtenir. Joignez un chèque correspondant à votre commande à l'ordre de Delprado Éditeurs et envoyez le tout à l'adresse indiquée ci-dessous. (Vente réservée à la France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles.)

Abonnements/Vente par correspondance :

Si vous préférez recevoir vos exemplaires chez vous, vous avez la possibilité de vous abonner. Vous pouvez soit nous téléphoner soit nous écrire à l'adresse ci-dessous :

France, Belgique et Suisse :

DISTRI ABONNEMENTS
11 bis, avenue de Larrieu
BP 73621
31036 Toulouse Cedex 1 - France

France :

Tél : 08 26 30 46 34 - Numéro Indigo (0,15 € la minute)

Suisse et Belgique :

Tél. : (00 33) 05 61 72 70 73

Fax : (00 33) 05 61 72 76 50

Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée de 6 mois à compter de la date du dernier envoi.

La figurine ci-jointe n'est pas un jouet. Ne convient pas à un enfant de moins de 14 ans.

LA CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS

UNE GUERRE CIVILE DANS LA FRANCE DU XIII^E SIÈCLE

Au Moyen Âge, l'Église catholique détient un pouvoir considérable en Europe occidentale. Émanation du pape de Rome, adossée à l'immense fortune qu'elle a accumulée, elle exerce son autorité absolue tant sur les rois que sur les populations. Mais dans cette société profondément religieuse et autoritaire, l'Église n'échappe pas aux critiques de ceux qui remettent en question le dogme officiel et veulent la débarrasser d'un clergé jugé corrompu et suspecté de mettre à profit le ministère du culte pour accroître ses richesses et son pouvoir. Mais ceux qui osent ainsi émettre des critiques sont souvent condamnés pour hérésie.

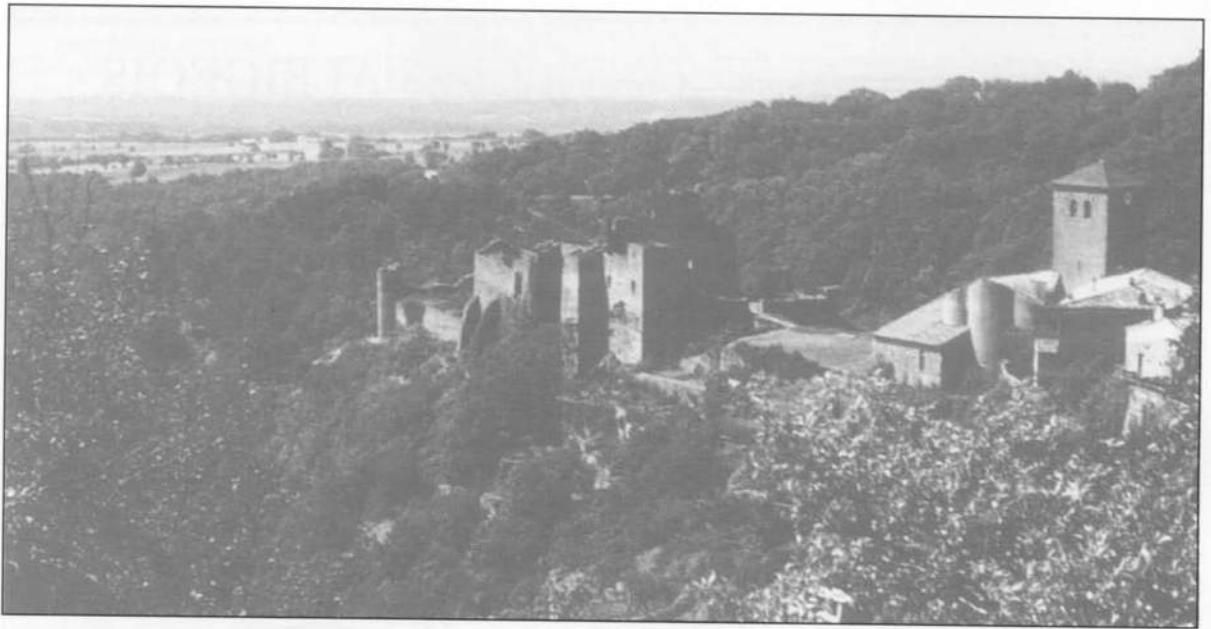
Au XI^e siècle, les cathares constituent l'un des principaux mouvements qui osent ainsi défier l'Église. Ce mouvement, qui devait prospérer dans toute l'Europe, se développe tout particulièrement dans le sud de la France où ses partisans sont connus sous le nom d'albigéois. Une appellation un peu mystérieuse puisqu'il semble que les cathares aient essaimé à partir de Toulouse plutôt que d'Albi. Au début du XIII^e siècle, la papauté lance une vaste campagne contre les albigéois. Le pape Innocent III mobilise ainsi une véritable croisade en 1209 contre Raymond V, comte de Toulouse. Succédant à Innocent III, le pape Grégoire IX instaure les tribunaux de l'Inquisition chargés de juger les hérétiques et de les ramener vers la « vraie » foi, quitte à utiliser la torture, voire à procéder à des exécutions. La croisade contre les albigéois reçoit un soutien enthousiaste de la part des barons du Nord, qui rêvent ainsi de pouvoir conquérir quelques terres qui, rappelons-le, sont vassales du roi de France, mais trop indépendantes à leurs yeux.

LES ARMÉES DU SUD DE LA FRANCE

L'histoire du midi de la France diffère par bien des aspects de celle du domaine royal et des principautés situées au nord de la Loire. Au cours du X^e siècle, les comtes de Toulouse ont renforcé leur pouvoir et disposent d'une importante armée. Puis, au XI^e siècle, ils voient leur pouvoir s'éroder au profit de l'Église, qui entend assumer en grande partie le maintien de la paix dont ils avaient jusque-là la charge. Mais dans le même temps, émerge un nouveau type de soldats, les *milites*. À la fin du X^e siècle, ceux-ci offrent leurs services de soldats aux seigneurs locaux désignés sous le nom de *fideles*. Au milieu du XI^e siècle, les *milites* ont acquis

Le personnage de Goliath, représenté dans ce psautier de la fin du XII^e siècle, porte un équipement qui n'était plus utilisé à l'époque. Ces cottes de mailles, à manches courtes et tombant au-dessus des genoux, étaient portées plutôt par les sergents au XIII^e siècle (British Library, Londres).





Le château de Saissac, près de Carcassonne, est typique de ces petites forteresses du sud de la France édifiées au cours du XIII^e siècle (photographie de l'auteur).

un véritable pouvoir au niveau local. De fait, les liens féodaux qui les lient à la grande noblesse sont moins contraignants qu'au nord de la Loire.

Jusque vers 1180, les *milites* – et leurs prédécesseurs désignés sous le nom de *caballarius* – sont donc un peu plus que des soldats professionnels, bien que leur statut soit avant tout déterminé par leur habileté au combat. Au cours du XII^e siècle, ils sont influencés par le développement d'une conception de la chevalerie nourrie de l'amour courtois, tant évoqué dans les chansons par les troubadours. Alors qu'au nord de la Loire, les chevaliers proviennent de quatre types d'origine (Grands, alleutiers, hommes libres ou ministériaux), dans le Sud-Ouest les *ministeriales* servant à la cour d'un seigneur existaient difficilement. Il y a, bien sûr, des chevaliers puissants ou des seigneurs ainsi que des chevaliers vassaux qui combattent en remplissant leurs devoirs féodaux, mais ce qui distingue le plus la région c'est le fait qu'il y a un plus grand nombre de chevaliers mercenaires qui se louent pour des durées plus ou moins longues.

Par ailleurs, dans les terres occitanes, les relations entre hommes d'armes sont davantage régies par un souci d'égalité qu'au nord de la Loire. De plus, dans les pays où le droit romain est encore prégnant, les chevaliers propriétaires d'une terre ou d'un château appelés à combattre pour le compte de grands seigneurs le font davantage en vertu de traités d'assistance mutuelle, les *convenientiae*, plutôt que dans le cadre du service vassalique. On trouve dans ces régions plusieurs modes de propriété des châteaux, la plupart étant des propriétés de plein droit. Le commerce, particulièrement actif entre Garonne et Pyrénées, connaît un développement important au XII^e siècle, plus particulièrement autour de Toulouse. Pour autant, toutes les cités n'ont pas une vocation commerciale, certaines d'entre elles étant avant tout des places fortes, à l'image de Carcassonne, qui fut un centre militaire de première importance pendant des siècles. Les chevaliers des villes appartiennent encore à une autre catégorie. Ils y occupent en effet une place importante aux côtés des marchands les plus riches, à une époque où les villes gagnent en indépendance.

À partir du milieu du XII^e siècle, des fiefs féodaux dépourvus de châteaux font aussi leur apparition dans le Midi. Les droits féodaux, les taxes perçues sur les marchés et les droits de passage peuvent être plus substan-

Le dernier soulèvement albigeois, milieu du XIII^e siècle. (1) Ce sergent au service du comte de Foix porte un casque de fer fixé par une jugulaire et une cuirasse pectorale. Son bouclier triangulaire, passé de mode à l'époque, n'est plus guère porté que par les fantassins. (2) Dans les pays à climat chaud, les chevaliers occidentaux étaient souvent coiffés d'un casques du type « chapel de fer » comme les

sergents. Son bouclier est désormais bien plus petit, et le baudrier à boucle a remplacé la ceinture nouée. (3) Cet arbalétrier portant les armes du comté de Bigorre est revêtu d'une armure capitonnée et porte une arbalète « à étrier » typique de celles utilisées au XII^e siècle. À sa ceinture sont suspendues une boucle à double crochet et une dague.





En haut : Une pièce d'échiquier en ivoire représentant un chevalier, xii^e siècle. Le casque ouvragé est renforcé par une jugulaire recouvrant le menton, peut-être une forme archaïque du « chapel de fer » (Bargello Museum, Florence, photographie de l'auteur).

En bas : Citadelle de Carcassonne. Si elle a été en grande partie reconstruite depuis le $xiii^e$ siècle, elle a conservé dans ses murailles défensives des éléments d'origine. Deux balustrades en bois visibles sur deux pans de murs et une tour ont été reconstruites (photographie de l'auteur).



tiels que les revenus prélevés sur la terre. Même au x^e siècle, il est courant de recevoir des terres contre une rente, plutôt qu'en offrant son temps et sa vie dans un service armé. Ces propriétés ne sont généralement pas héréditaires et retournent au seigneur à la mort de l'usufruitier. De fait, les liens vassaliques ou féodaux et leur transcription dans le paysage – les châteaux – ne sont pas au cœur de l'ordre social dans les sociétés occitanes – comme c'est le cas au nord de la Loire –, mais résultent d'un système administratif ancré dans la tradition du droit romain. Il découle aussi du système méridional que, à partir du $xiii^e$ siècle, une partie de la population peut prétendre au statut de « noble », même si le prétendant possède peu – ou pas du tout – de terres. En 1259, la seule région autour d'Agen, par exemple, malgré sa faible étendue, compte quelque 150 *domicelli*, le plus bas degré de la classe des chevaliers, à côté des *milites* et autres *barones* de rang supérieur.

Les combattants méridionaux ne diffèrent pas seulement par leur organisation militaire, mais aussi par leur façon de combattre et leur mode de vie. Les chevaliers des villes ne répugnent pas à faire du commerce à partir de leurs demeures fortifiées et ils possèdent des fiefs à l'intérieur des remparts portant le nom d'*estager*. Le « chevalier à cotte » (*coite* en langue d'oc) – suffisamment fortuné pour posséder une cotte de mailles – peut disposer d'une réserve citadine moins militarisée ou tout simplement consistant en une autre forme de service due par le chevalier citadin. Autre forme d'organisation sociale plus courante, la *maisonnée* ou « mesnie » (véritable famille élargie, regroupant au nord de la Loire les membres de la famille proche ou éloignée ainsi que les alliés, compagnons et combattants) se réduit ici généralement à la *maisonnée* du seigneur, même si les forces de la *mesnie* sont souvent assistées par des mercenaires. On est moins enclin, dans le sud de la France, à glorifier l'idéal chevaleresque, considéré comme une émanation de la France du Nord barbare. Les idéaux de la chevalerie en vigueur au nord de la Loire n'ont ainsi trouvé que peu d'écho au sud, où les tournois n'ont jamais été très répandus. La notion même d'adoubement du chevalier se réduit bien souvent à son sens premier en usage au x^e siècle, et ce qui consiste à « fournir l'équipement et l'armement appropriés ». Cette cérémonie n'a pas la connotation rituelle qu'elle revêt dans le royaume.

Plus influencé par l'Espagne musulmane et chrétienne, les cours du Midi suivent donc un chemin différent et développent notamment des idéaux plus pacifiques, dont l'amour courtois est incontestablement la figure emblématique. Dans les faits, ces idéaux gagnent peu à peu le Nord, où ils séduisent jusqu'aux seigneurs les plus attachés à l'idéal guerrier de la chevalerie. Les chevaliers méridionaux sont plus ouverts aux idées nouvelles, ce qui aura parfois des effets importants sur l'évolution de la société languedocienne. Parmi ces idées nouvelles, les hérésies religieuses, comme le catharisme, trouvent dans le Sud un terreau favorable. Le mouvement cathare, qui dispose du soutien de la noblesse et des chevaliers, est à l'ori-

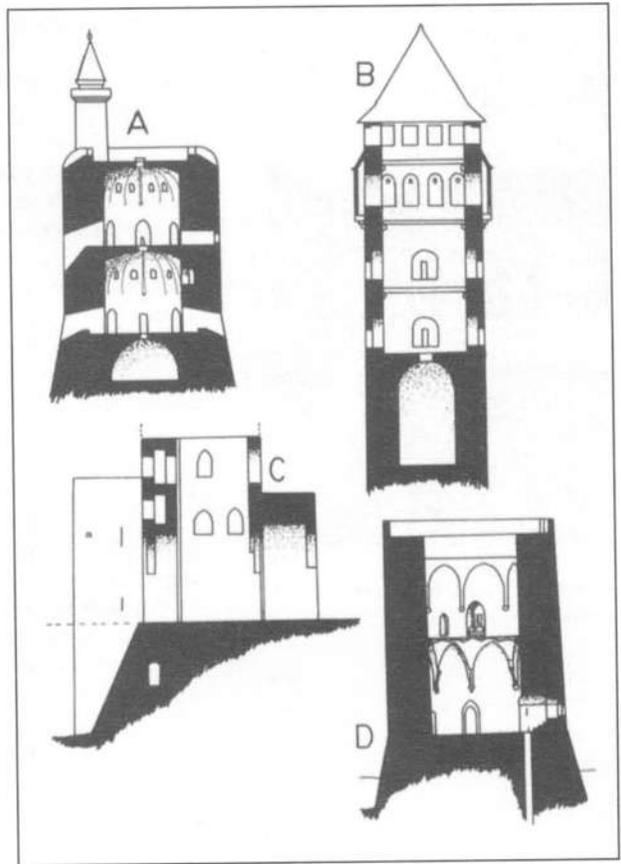
gine de plusieurs guerres, de 1209 à 1218 et en 1226.

L'équipement militaire utilisé dans le Sud diffère seulement dans les détails de celui en usage dans le nord de la France, comme en témoigne la description due à Arnaut Guilhem de Marsan dans les années 1170 :

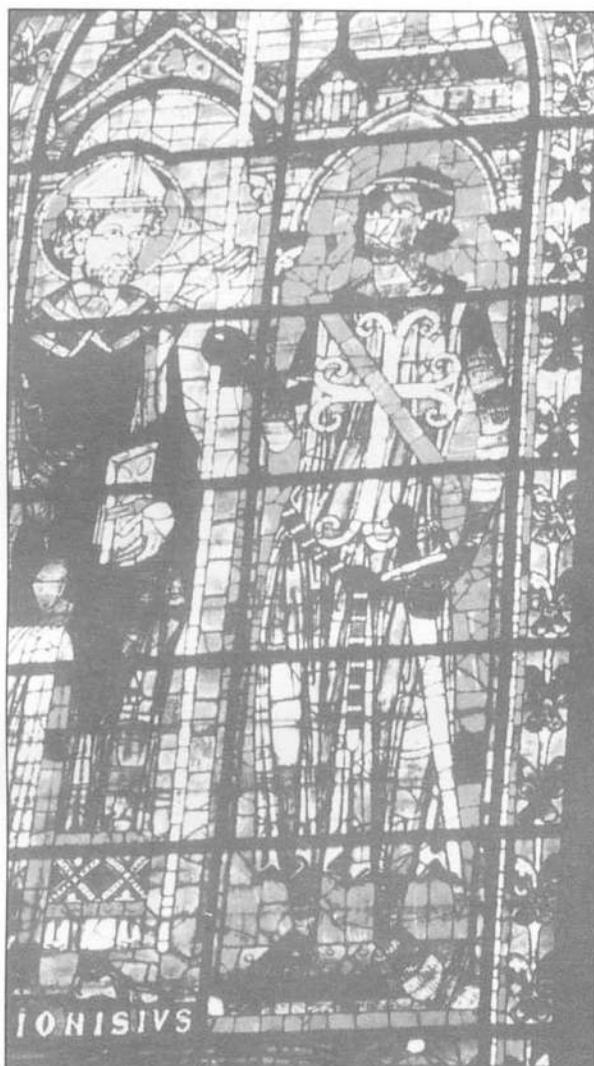
« Prends un bon cheval et je te dirai de quelle sorte. Un qui soit rapide et qui soit apte aux armes. Prends celui-ci séant et puis ton armure, ta lance, ton épée, et ta cotte avec son surcot. Prends garde à ce que le cheval soit entraîné, mets-lui une selle et une bride, ainsi qu'un bon pectoral (le *peitral*, pièce du caparaçon d'un cheval protégeant son buste), de façon à ce que tout soit parfait, fais attention à ce que le tapis de selle soit de la même couleur que la selle et porte les mêmes emblèmes que le bouclier, de même pour le penne de la lance. Qu'un cheval de bât soit prêt pour porter ta cotte doublée et ton armement assez haut pour que cela soit d'un plus bel effet, et aie toujours tes écuyers à tes côtés. »

Le statut de l'écuyer languedocien est lui aussi original. Au XIII^e siècle, les écuyers sont toujours des servants d'armes non nobles. Ils veillent sur les chevaux de leur maître, leur harnachement et leur armure, conduisent son destrier, prennent les messages, se chargent de l'approvisionnement et du fourrage en campagne. Les écuyers peuvent aussi se voir confier le train des équipages, ceux de rang légèrement supérieur pouvant servir à table. Pour désigner l'écuyer, on utilise en pays d'oc le terme « es-cudier » (écuyer), mais aussi « sirven » ou « donzel ». Les « sirvens », nombreux dans les villes fortifiées, peuvent être comparés aux sergents dans les sociétés du nord de la Loire, tandis que les « donzels », souvent de noble extraction, font office de serviteurs des chevaliers. D'après les textes du XIII^e siècle, les « donzels » combattent en armures de chevaliers ou servent à table, aident le chevalier à enfiler son équipement plutôt qu'ils ne veillent sur ses chevaux. On ne sait pourtant pas si le « donzel » est un aspirant chevalier à l'instar du « juvene » du Nord, ou s'il est issu d'une famille de la chevalerie pauvre. A la fin du XI^e siècle, le statut des écuyers a changé et, à la fin du XIII^e siècle, ils combattent même si leur armement reste léger. Ils ont toujours aussi peu d'espoir de devenir chevaliers, mais on leur recommande d'être « propres et bien mis », même s'ils n'ont pas les moyens de suivre la mode vestimentaire de leurs maîtres. Résidant dans la maisonnée du seigneur, l'écuyer dépend aussi de lui pour son salaire.

C'est le manque de cohésion des élites militaires du midi de la France qui a été souvent invoqué pour expliquer leur défaite lors de la croisade des albigeois ; ce qui a sans doute joué un rôle dans l'effondrement du système militaire méridional. D'un autre côté, les forces du Sud ont souvent remporté des succès dans le combat, et elles continueront à en remporter après que la croisade contre les albigeois a placé le Midi sous le contrôle direct du roi de France. Rappelons aussi que, en dépit de son originalité, le sud-ouest de la France est divisée en comtés et autres principautés qui doivent l'hommage féodal au roi de France. Des principautés comme le duché de Gascogne, dont le duc est aussi le roi d'Angleterre, demeurent dans la mouvance du royaume de France et, à ce titre, le roi d'Angleterre, en tant que duc de Gascogne, est vassal du souverain capétien.



Coupes de châteaux ou tours édifiés au XIII^e siècle en France. (A) Le tour de Constance, la partie la plus ancienne des défenses d'Aigues-Mortes, construite entre 1241 et 1250. (B) La tour de la rive droite du pont fortifié Valentré, à Cahors, en 1308. (C) La porte Saint-Jean à Provins. (D) Une tour isolée construite à Villeneuve-sur-Yonne par le roi Philippe Auguste (la partie supérieure n'existe plus).



« Le chevalier de la famille Clément recevant la bannière de Saint-Denis », symbole sacré de la couronne de France. Ce combattant porte les armes et l'armure caractéristiques du XIII^e siècle, comme cette longue épée pendue à sa ceinture (vitrail de la cathédrale de Chartres).

Le Sud fait volontiers appel à des *soudadiers* (on dirait aujourd'hui « mercenaires »). Parmi ces derniers figurent les redoutables combattants vivants de part et d'autre des Pyrénées. Gascons, Navarrais et autres Basques, qui constituent en effet une réserve pour l'infanterie du XII^e au XIV^e siècle. Leur armement habituel comprend une paire de lourdes javelines ou « dards ». D'autres sont équipés d'arcs, mais ce sont les *dardiens* qui portent les coups les plus rudes lors des embuscades tendues aux colonnes de soldats de l'armée royale lors de la croisade contre les albigeois. Les Aragonais originaires de l'est des Pyrénées espagnoles combattent aussi comme mercenaires à partir de la fin du XII^e siècle. Certains sont des chevaliers ou font partie de la cavalerie légère, mais les plus redoutés sont les « *almogavars* » des mercenaires spécialisés dans le maniement de l'arbalète.

On sait peu de chose sur les ingénieurs militaires de la région, même si les machines de siège connaissent un développement technologique certain dans le Midi. En revanche, l'histoire de ce maître ingénieur gascon dont la réputation lui valut d'être fait chevalier en 1254 et de rejoindre par la suite le service du comte de Savoie, est parvenue jusqu'à nous.

LES MILICES

Les milices ont aussi joué un rôle de premier plan dans les guerres dans le Languedoc. Tout au long du XII^e siècle, les milices urbaines recrutées parmi les bourgeois (appelés « *borzeis* » dans le Sud) sont largement sollicitées – plus que dans le Nord – pour défendre leurs cités fortifiées avec leurs arcs, leurs haches et leurs guisarmes et en lançant de lourds projectiles. Les chansons des troubadours les décrivent comme des soudards qui, escortant en campagne les chariots d'approvisionnements, armés d'arcs et por-

tant des cors ou des cornemuses, n'hésitent pas à empoisonner les puits ennemis au cours des raids. S'il est capturé, un membre de la milice risque d'avoir la main ou le pied coupés, alors que le chevalier fait prisonnier ne perd qu'une oreille ou le nez.

Au milieu du XII^e siècle, alors que s'installe une période de troubles, un mouvement en faveur de la paix se développe de façon significative dans le comté de Toulouse. Là, l'Église joue un rôle déterminant, en organisant des milices épiscopales ou *communia* placées sous l'autorité des évêques locaux. Dans le même temps, les habitants des villes sont tenus de payer la très impopulaire taille pour la protection de leurs remparts, alors que l'ordre des Templiers a mis sur pied une force de police chargée de protéger les paysans en échange d'une contribution en grains versée par chaque collectivité villageoise. Les milices semblent à même de mettre au pas les fauteurs de troubles, comme l'ont montré les hommes de Limoges, qui ont mis en déroute une bande de maraudeurs brabançons à Pâques de l'année 1192.

Le développement du brigandage a pour effet de plonger les populations dans un sentiment d'insécurité. En réponse, il se forme des assemblées locales où les membres présents sont consultés sur toutes les questions de défense. La plupart de ces assemblées disparaissent à l'occasion de la croisade contre les albigeois, quand le légat du pape fait appel à tous les

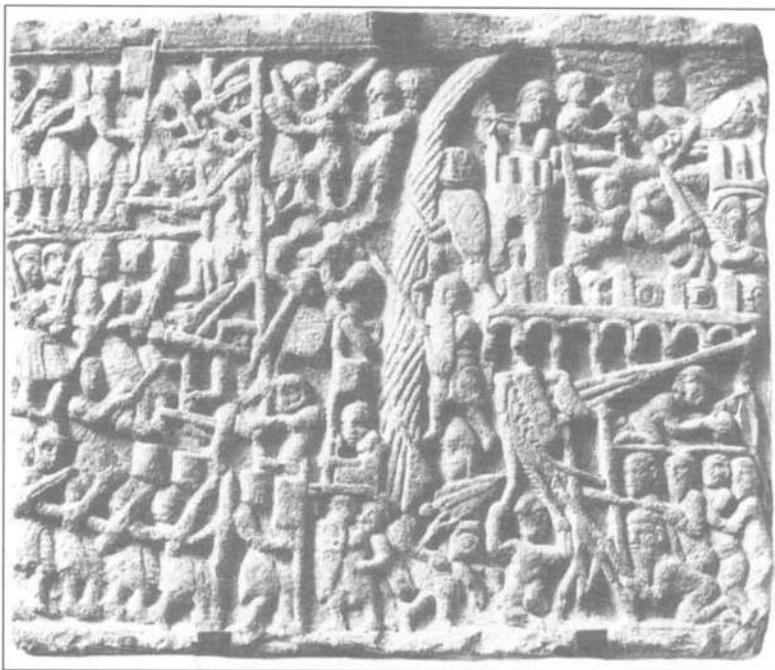
gens armés pour combattre les hérétiques.

Les milices vont toutefois survivre à la croisade des albigeois. En 1286, « toute la communauté de l'Agenais » a juré d'aider le roi d'Angleterre Édouard I^{er} dans le conflit qui l'oppose à la couronne de France. En 1255, une armée de citoyens en a déjà décousu avec succès avec des nobles gascons turbulents, tandis que dans les régions sous contrôle royal, Philippe le Bel fait appel presque chaque année aux milices depuis que la guerre a éclaté en 1294. Ces armées sont convoquées à la fin du printemps et se rassemblent en un lieu fixé à l'avance aux premiers jours de l'été.

Même quand elles sont amenées à servir dans leurs propres villes, les milices se voient confier un large éventail de missions. Ces services comprennent la surveillance des remparts, le maintien de l'ordre dans les rues, le contrôle des plantons de garde sur les murailles ou encore la confiscation des armes des personnes trouvées endormies. Tous ces services sont normalement effectués de nuit, alors que la « garde des portes » se fait de jour. À Bayonne, en 1315, chaque homme marié doit se présenter une fois par semaine au service de la prison ou payer une amende. Les citoyens sont normalement mis à contribution par roulement, recrutés à la tombée de la nuit par un tintement de cloche ou au son d'une trompette. Il y a deux tours de garde par nuit, chacun s'effectuant sous les ordres d'un capitaine. Ceux qui assurent les tours de garde sont généralement étrangers à la ville. D'ailleurs, les commandants de la cité n'ont que peu de contrôle sur eux. Dans une ville d'importance stratégique comme Bayonne, la fonction de maire elle-même est avant tout militaire. Certaines grandes villes abritent une garnison royale, alors que d'autres ont recours à des mercenaires, tout particulièrement à la période des récoltes. Mais, dans tous les cas de figure, elles comptent avant tout sur leurs propres habitants. Chaque famille possède habituellement plusieurs armes et est passible d'une amende si elle ne remplit pas ses obligations vis-à-vis de la cité.

Quand une ville est attaquée, tous les citoyens bien portants âgés de 18 à 60 ans, y compris les femmes, sont mobilisés. Les femmes transportent les armes, les vivres et la boisson destinés aux hommes ; elles se font même parfois aider par les enfants, les prêtres et les moines quand la situation l'exige. Seuls les mendiants et les étrangers, pour des raisons de sécurité, ne sont pas concernés. Les membres de la noblesse résidant dans la cité semblent avoir échappé au service de garde, peut-être parce qu'ils servent dans une unité de réserve montée ayant pour mission de renforcer une section menacée du rempart. Cette unité de réserve peut aussi effectuer des sorties hors des murs de la ville. La défense des portes, qui joue néanmoins un rôle majeur dans le dispositif de défense, est souvent confiée à un gardien de porte à plein temps, lequel commande soit un groupe de citoyens parmi les plus sûrs soit une unité de mercenaires.

Quand l'ennemi approche, l'alarme est sonnée avec des cloches ou des trompes ; on agit également des fanions. Le terme d'« efrei » désigne la



Le siège de Carcassonne par les croisés de Simon de Montfort, bas-relief du début du XIII^e siècle. Les défenseurs étaient armés d'arbalètes et d'un mangonneau, la plupart des assaillants étant coiffés de grands casques plats (cathédrale de Carcassonne).

mobilisation générale des citoyens en cas de danger imminent. Les milices sont divisées en de petites escouades, cinq d'entre elles formant une compagnie d'environ 50 hommes. Si la ville est attaquée, les hommes de la milice s'alignent sur les murs, avec le soutien parfois de leurs familles, tandis que les archers et les arbalétriers se placent près des meurtrières. Les artisans sont sollicités pour réparer les armes endommagées, tandis que des vigies sont postées sur les hauteurs environnantes. La nuit, ils sont relevés par des hommes (appelés « scotas ») chargés d'épier les moindres bruits suspects. Dans le même temps, les chefs de la ville envoient des messagers et des espions afin de se tenir informés de l'évolution sur le terrain.

Si les milices sont recrutées pour servir dans l'armée du roi ou du seigneur local, leurs unités semblent avoir été limitées. De plus, elles sont choisies essentiellement en fonction de leur habileté au combat. La plupart des hommes des milices recrutés à l'extérieur des cités sont, semble-t-il, des artisans parmi les plus pauvres. Ces derniers, payés pour leurs services, sont généralement placés sous le commandement d'un citoyen éminent (un consul ou un *capitan*) quand ils marchent derrière le porte-étendard de la ville et le trompette. Ils rejoignent alors les unités des milices de l'armée principale dans lesquelles ils se fondent.

L'équipement des milices méridionales est aussi varié que celles existant dans le royaume. D'après un registre de la région d'Agen datant de la fin du XIII^e siècle (*Coutume de Lectoure*), les citoyens se seraient équipés eux-mêmes, chaque foyer possédant au moins une épée, une lance, un bouclier et une coiffe rembourrée ; on ne sait si cette information traduit la réalité des faits ou si elle reste théorique, les armes étant alors très coûteuses. En temps de paix, les citoyens revendent généralement leur équipement, d'autant que le port d'armes en public est souvent proscrit. En temps de crise, les armes en circulation peuvent être saisies par le bailli de la ville pour équiper les troupes professionnelles. Une ville plus riche peut, par ailleurs, acheter de grandes quantités d'armes en cas de menace et les distribuer ensuite aux citoyens les plus sûrs. Les villes du Sud disposent généralement d'un arsenal qui, comme dans le Nord, est assez souvent modeste. Néanmoins, une ordonnance datant de 1317 insiste sur le fait que tous les arsenaux et dépôts d'armes doivent être gardés par des officiers du roi.

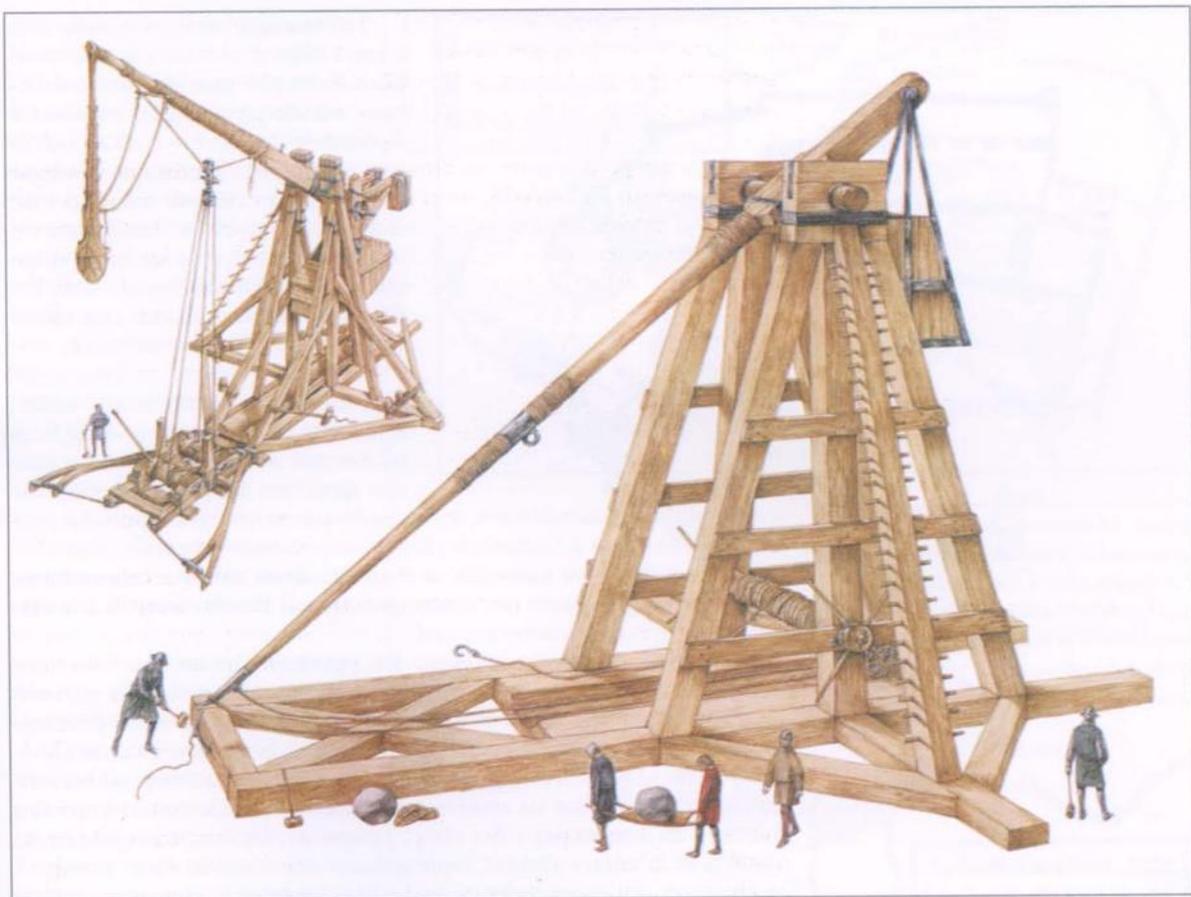
STRATÉGIE ET TACTIQUE

Entre le XI^e et le XIII^e siècle, les chefs militaires français ont marqué une nette tendance à éviter les grandes batailles, dont les risques courus sont habituellement plus importants que les bénéfices escomptés. En France, où les techniques de fortification sont plutôt développées, l'art de la guerre se limite à l'organisation de raids visant à infliger des dommages économiques à l'ennemi.

Pour l'envahisseur, de bonnes lignes de communication sont essentielles. On redoute par-dessus tout les épidémies qui peuvent se déclarer dans les rangs de l'armée et les efforts de l'ennemi visant à couper les communications. Les défenseurs peuvent bloquer des routes, démolir des ponts, attaquer les assaillants alors qu'ils se dispersent pour chercher des provisions et tenter de couper leur retraite. Cet

Bas-relief du début du XIII^e siècle représentant des soldats, façade de l'église Saint-Trophime, Arles, Provence.



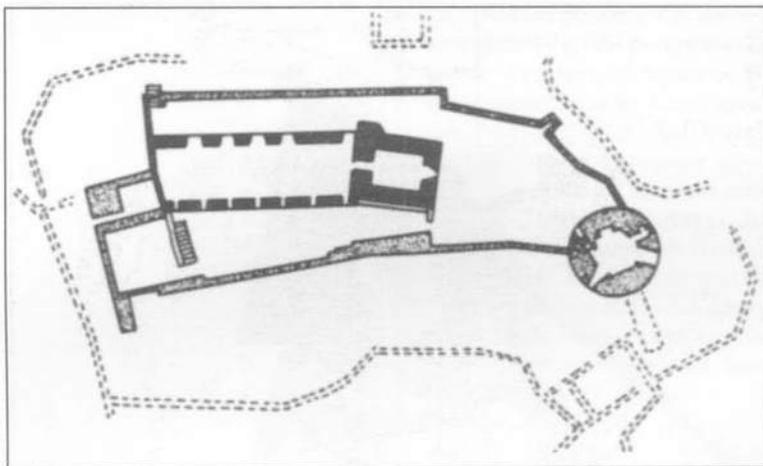


extrait de la *Chanson des Lorrains* du début du XIII^e siècle, décrit une progression en territoire ennemi :

« La progression commence. En tête marchent les éclaireurs et les incendiaires. Ils sont suivis par les fourrageurs dont le travail consiste à recueillir le butin pour le ramener dans le grand train des équipages. Bientôt, tout n'est que tumulte. Les paysans, qui viennent tout juste de quitter leurs champs, se replient en poussant de grands cris. Les bergers rassemblent leurs troupeaux et les conduisent vers les bois environnants dans l'espoir de les sauver. Les incendiaires mettent le feu aux villages, que visitent et saccagent les fourrageurs. Les habitants terrifiés, quand ils ne sont pas brûlés vifs, sont parqués les mains liées en attente d'une rançon. Lorsque les cloches sonnent l'alerte, la crainte s'empare de la campagne. Partout où le regard se porte, il voit des casques briller au soleil, des oriflammes flotter au vent et la plaine recouverte de cavaliers. Argent, bétail, mules et moutons, tout est confisqué. La fumée s'élève en volutes et se répand partout, les flammes crépitent. Les paysans et les bergers s'enfuient dans toutes les directions. »

Telle est la réalité de la guerre, qui ne laisse guère de place aux chevaliers lourdement armés. Des campagnes de ce type mettent plutôt en avant des soldats ordinaires avides de butins et de richesses. Le rôle de plus en plus important joué par les fortifications médiévales indique bien que, tout au long du XIII^e et au début du XIV^e siècle, la guerre consiste surtout en des raids menés par des forces relativement modestes qui disposent de peu d'équipements de siège. La défaite dans une grande bataille peut aussi ouvrir des provinces entières aux raids ennemis.

Deux trébuchets à contrepoids du XIII^e siècle. La seule catapulte médiévale qui différait de ses prédécesseurs était le mangonneau et sa forme dérivée, le trébuchet à contrepoids. Sur le plus grand croquis, on voit bien que si le contrepoids tombe, la catapulte pivote dans les airs. Plus longue elle est, plus l'engin sera performant. C'est un marteau qui actionne le mécanisme. Le plus petit dessin représente un trébuchet tendu par un système de treuil.



En haut : La forteresse de Foix, construite sur un éperon rocheux, s'organise autour d'un donjon rectangulaire entouré d'un mur du XIII^e siècle, ponctué par une tour ronde massive et complété par des murs datant du XV^e siècle, et des murs de défense extérieurs édifiés ultérieurement.

En bas : Le sceau de Jean de Montfort, 1248. Le cavalier semble coiffé d'une forme primitive de grand heaume, son cheval ayant la tête protégée par un chanfrein, le reste de son corps étant entièrement caparaçonné (Archives nationales, Paris).



en passant par les arbalétriers, les incendiaires ou les fourrageurs. La plupart appartiennent à l'infanterie, la cavalerie restant cantonnée à un rôle de reconnaissance, de patrouille ou d'escorte d'une armée en mouvement ou encore de protection des fourrageurs quand ils sont amenés à se disperser à travers le territoire ennemi.

La guerre de siège a dominé les opérations militaires dans une grande partie de l'Europe occidentale durant le Moyen Âge, la période médiévale étant sans doute la plus inventive pour ce qui est du développement des machines de guerre n'utilisant pas la poudre à canon. Malheureusement, il ne reste presque rien des remarquables machines de guerre construites par les armées médiévales pour attaquer les murs des châteaux ou les remparts des cités : catapultes, balistes, mangonneaux, trébuchets, arbalètes géantes, espringales et autres armes de jet et engins incendiaires. Au cours de la croisade des albigeois, le plus grand trébuchet utilisé par Simon de Montfort pour le siège de Toulouse est une machine avec une poutre de projection de 12 mètres, un contrepoids de 26 tonnes, même si 2,6 tonnes soit un poids plus crédible. Plus tard, les trébuchets seront dotés de contrepoids de 4,5 à 13,6 tonnes, lançant des projectiles de 45 à 90 kilogrammes.

Le transport de ces imposantes machines de guerre présente quelques difficultés. Si la plupart de ces machines peuvent être assemblées facilement, il faut malgré tout de nombreux animaux de bât et chariots pour en transporter les pièces constitutives, ainsi que des troupes spécialisées pour les assembler et organiser le siège, habituellement à portée de tirs des défenseurs qui faisaient leur possible pour les détruire. Alors que Simon de Montfort fait le siège de Minerve Hérault, les défenseurs opèrent une sortie pour tenter de détruire son plus grand trébuchet. Transportant des sacs renfermant de la graisse animale, de la paille et de la poix, ils parviennent à mettre le feu à la machine avant d'être repoussés.

SIMON DE MONTFORT

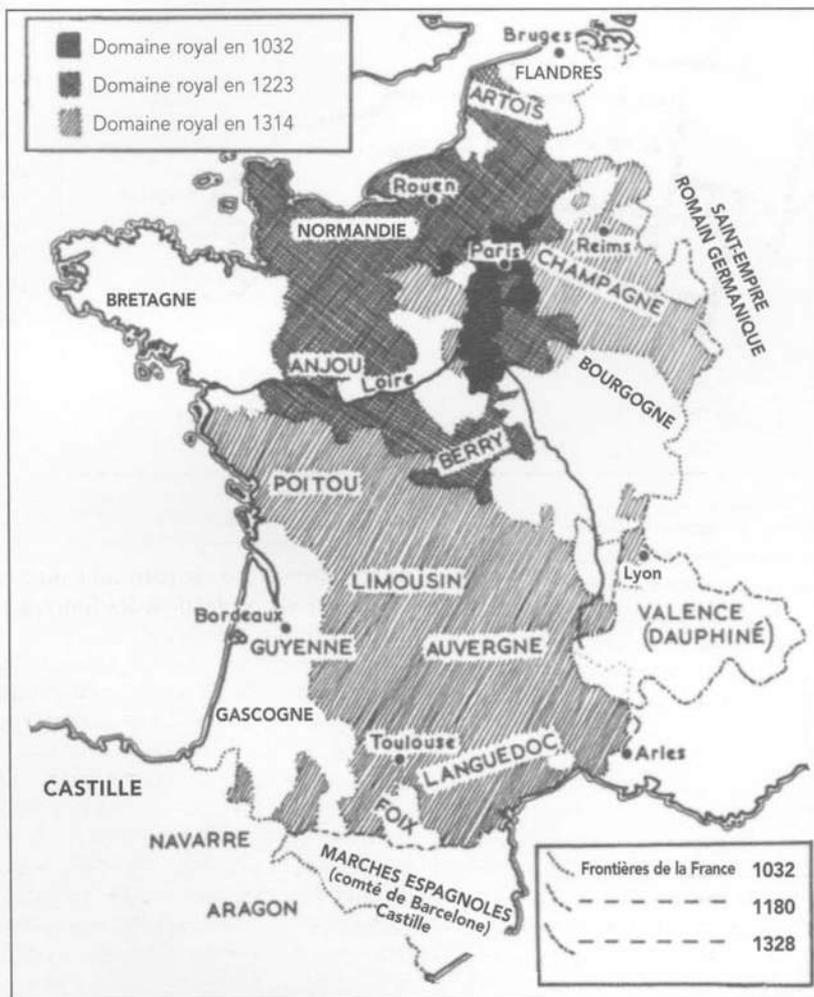
Le roi de France Philippe Auguste (1180-1223) a confié la mission de soumettre les terres du comte de Toulouse à l'un de ses meilleurs commandants, Simon de Montfort. Ce dernier affronte celui qui a promis de protéger les albigeois et qui s'est attiré le courroux du pape, le comte de Toulouse Raymond VI (1156-1222). Le comte résiste

avec succès au siège de Simon de Montfort en 1211, que celui-ci lève au bout de deux semaines. Raymond fait ensuite appel à son allié, Pierre II d'Aragon. Simon de Montfort est assiégé à son tour dans la ville de Muret, sur la Garonne, au nord de Toulouse. Son armée est composée de 800 chevaliers et de quelques fantassins, tandis que, devant les murs de la cité, se trouve mobilisée une vaste armée composée des milices de Toulouse et de l'armée de leur allié, Pierre II, forte de quelque 1 500 chevaliers aragonais. Le 12 septembre 1213 au soir, Simon de Montfort et sa petite armée lancent une attaque surprise contre l'Aragonais, au cours de laquelle Pierre II périt et son armée est mise en déroute. Il fonda ensuite sur la milice, qui est vaincue et subit de lourdes pertes.

Cette victoire est loin d'avoir terminé la guerre. En 1215, le prince héritier Louis (futur Louis IX) envoie des renforts et Toulouse est obligée de se rendre. Simon de Montfort se voit alors attribuer le comté de Toulouse. Deux ans plus tard, Raymond revient dans sa ville, dont les habitants se sont soulevés proclamant leur loyauté envers leur ancien comte. Simon de Montfort fait à nouveau le siège de la cité, mais il est mortellement frappé à la tête le 25 juin 1218 par une pierre lancée par un trébuchet, manœuvré selon la légende par une femme.

Le fils de Simon de Montfort, Amaury, n'ayant pas de talent pour la guerre, ce n'est que progressivement que les seigneurs méridionaux recouvrent la propriété des terres qu'ils avaient perdues. C'est finalement le roi Louis VIII en personne qui conduit l'armée royale pour soumettre ces méridionaux. Lors de sa campagne en 1226, il s'empare de la ville d'Avignon. Au cours de la même campagne, mais plus à l'ouest, il reprit le Poitou aux Anglais.

Les massacres commis par Simon de Montfort durant la croisade des albigeois ont eu la bénédiction du pape, qui chargea ses fidèles de reconverter les hérétiques ou de les anéantir. L'inquisition papale sous l'autorité du pape Grégoire IX commence en 1233 : elle donne lieu à de multiples emprisonnements, la torture et le bûcher étant largement sollicités. Les derniers survivants du mouvement albigeois sont tués lors du terrible massacre de Montségur, une forteresse escarpée à l'est de Foix. Le château de Montségur est assiégé pendant près d'un an par Hugues d'Arcis au nom du roi Louis IX (Saint Louis) ; puis en 1244, plus de 150 hérétiques sont regroupés et brûlés vifs sur un grand bûcher au pied de la forteresse.





Sud de la France, fin du XII^e siècle. (1) Chevalier mercenaire espagnol coiffé d'un casque peu répandu, mais en usage en Castille et en pays Cantabrique. (2) Soldat d'infanterie du sud de la France. Il porte un nouveau modèle de casque court dépourvu de nasal et arbore une arme à lame longue. (3) Un fantassin mercenaire de Navarre. Sa tenue trahit l'influence islamique perceptible même dans le nord de l'Espagne. Sa javeline de type « dard » est caractéristique des troupes pyrénéennes.

